sait d'autant plus vif qu'il avait dû, par suite du mauvais état de ses affaires, s'en priver plus longtemps.

Son mariage n'avait pas été autre chose qu'un odieux calcul ; il n'avait épousé mademoiselle Blanchard que pour retrouver une fortune. Le jour où, grâce à son adresse indélicate, cette fortune lui fut imprudemment livrée, sa femme ne représentant plus une valeur, un chiffre, elle n'avait plus rien été pour lui, pas même un obstacle dans sa vie.

Abandonnée, méprisée peut être, Lucile dévorait ses larmes, maudissait son fatal orgueil et souhaitait la mort.

La malheureuse allait bientôt connaître la profondeur de l'abîme dans lequel elle s'était précipitée.

Un soir, elle apprit que M. Dermont venait de quitter la ville avec une actrice du théâtre, et qu'il se rendait à Paris.

Cette nouvelle la frappa comme un coup de foudre. Elle frémit en envisageant sa position et en pensant à l'avenir. De l'héritage de son père, elle n'avait rien su conserver pour elle. Après avoir été riche, elle se trouvait pauvre, sans courage et sans force, obligée de lutter contre l'adversité et la misère.

Quelques jours après, un huissier se présentait chez elle au nom de la loi, et à la requête d'un créancier de M. Dermont, pour faire l'inventaire de son mobilier et en opérer la saisie.

Elle ne s'attendait pas à ce nouveau malheur.

—O mon Dieu ! s'écria-t-elle, que vais-je devenir ?

Il fallait prendre immédiatement un parti. Elle pouvait trouver un asile dans quelque maison de la ville ; mais, pour rien au monde, elle n'eût voulu subir cette humiliation. Sa cousine Rosalie, dont elle connaissait l'amitié sincère, était la seule personne près de laquelle elle pouvait se réfugier sans avoir trop à rougir.

Elle fit quelques paquets de ce qu'il lui était permis d'emporter, et, le lendemain, elle quitta la ville.

Elle arriva à Millières à cinq heures du soir. On était aux jours de la moisson, tout le monde était dans les blés, Rosalie se trouvait seule à la ferme.

Les deux cousines s'embrassèrent avec effusion.

Lucile raconta à Rosalie, en versant d'abondantes larmes, sa douloureuse histoire.

—Voilà ce que je suis devenue, ajouta-t-elle. J'en suis réduite, aujourd'hui, à venir te demander l'hospitalité.

—Oh ! je vous plains bien sincèrement, ma chère cousine dit Rosalie en entourant de ses bras le cou de madame Dermont. Vous qui deviez être si heureuse !... Votre mari... mais ce n'est pas un mari, cet homme là, c'est un monstre !

—Ah ! ma chère Lucile, vous avez compté sur moi, sur nous, je vous en remercie. Soyez rassurée : ici, rien ne vous manquera, Georges est si bon !... Lui et moi, nous vous ferons oublier que vous êtes malheureuse.

—Rosalie, cela ne s'oublie jamais.

—Si, si, vous verrez : nous vous arrangerons une jolie chambre, que vous meublerez vous même... Georges vous fera venir un piano de la ville, il vous achètera des livres...

—Des livres, un piano ! non, non, s'écria Lucile ; il me fallait cela autrefois ; mais je ne suis plus ce que j'étais, je ne suis plus rien. Va, je tâcherai pourtant de devenir ce que j'aurais dû être toujours, la fille du fermier Blanchard, une paysanne simple, modeste et bonne comme toi, Rosalie.

J'habiterai dans ta maison, puisque tu veux bien m'y recevoir ; mais je ne veux pas y être à la charge de ton mari, je travaillerai.

—Vous, travailler ! Oh ! non, par exemple !

—Oui, Rosalie, oui, je travaillerai. Mon corps se pliera à la fatigue, et si parfois je manque de force, je n'aurai qu'à te regarder, tu me donneras du courage.

—Ma cousine, c'est impossible, je ne souffrirai pas...

—Tu oublies, Rosalie, que je suis pauvre. Je dois travailler si je veux vivre, car, ajouta-t-elle en rougissant, je n'accepterai jamais une aumône.

—Ah ! Lucile, c'est bien mal de me parler ainsi ! dit Rosalie avec un accent de reproche. Vois tu, cela n'est pas bien... tu es fière avec moi !

A ce moment, Georges Villeminot, qui était entré dans la salle, sans être aperçu et avait tout entendu, s'avança vers les deux jeunes femmes.

—C'est une noble fierté, celle là, dit-il. Madame Dermont a raison, le travail c'est l'indépendance.